

aíto

REMERCIEZ LE CIEL

(CONTE DE FÉES)

Diane Schoemperlen

(Traduit de l'anglais par Dominique Fortier)

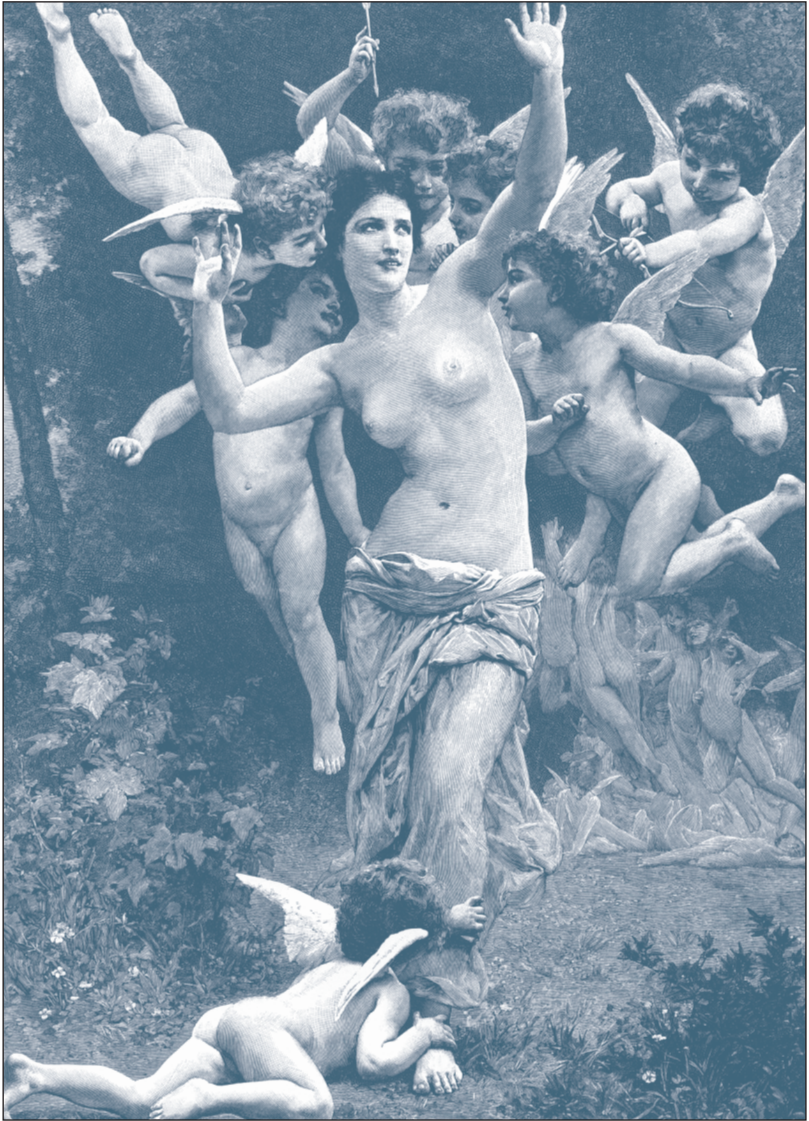
Dixième récit extrait d'*Encyclopédie du monde visible*

*Pour mon fils, Alexander,
qui a déjà dit regretter qu'il n'y ait pas
d'images dans mes livres*





REMERCIEZ LE CIEL
(CONTE DE FÉES)



Il était une fois une jeune femme qui s'appelait Grace. Elle était très belle. Elle possédait tous les attributs que l'on jugeait désirables chez les femmes de son époque. Elle avait une taille fine et des hanches qui, sans être lourdes, étaient bien définies. Elle avait une poitrine généreuse mais pas molle et un ventre plat doté d'un nombril ravissant. Ses épaules étaient gracieuses et son cou, plein d'élégance. Elle avait le teint clair et radieux, de grands yeux noirs ourlés de longs cils noirs, des lèvres pleines et rouges, et des dents blanches et droites. Ses cheveux auburn étaient naturellement abondants et brillants. Elle avait aussi un postérieur ferme, de longues jambes et de petits petons délicats.

Toute sa vie, Grace s'était fait dire qu'elle avait de la chance. Elle se l'était fait dire par ses parents, qui étaient évidemment fiers, et par ses amies, qui étaient secrètement envieuses. Elle se l'était même fait dire, à l'occasion, par de parfaits inconnus dans l'autobus. Grace savait qu'ils avaient raison. Il lui arrivait de se tenir, nue, devant son miroir de plain-pied et de s'examiner en détail. Elle pouvait rester là pendant une heure ou davantage, à remercier le ciel. Ce n'était pas tant par vanité que par besoin de se rassurer sur ses nombreux atouts.

Il n'était guère étonnant que les jeunes hommes s'agglutinassent autour d'elle telles des mouches aux pattes collantes. Pendant quelque temps, cela eut l'heur de plaire à Grace. C'était une jeune femme romantique qui tombait facilement et souvent amoureuse, et cessait de l'être avec la même aisance. Elle était certaine qu'un jour son prince charmant viendrait mais, en attendant, aucune de ces relations ne durait très longtemps. Grace était tout aussi difficile qu'elle était belle. Si ses nombreux prétendants semblaient pleins de promesses dans l'émoi du premier engouement, ils se montraient bientôt tels qu'ils étaient. Grace avait tôt fait de découvrir que l'objet de son affection n'était pas, au bout du compte, l'homme de ses rêves. Bientôt, force lui était d'admettre qu'il était trop soupe au lait, trop irresponsable, trop insensible, trop égotiste, trop autoritaire, ou simplement idiot.

Il y eut un jeune homme qui, lorsqu'elle finit par lui avouer qu'elle ne l'aimait pas, se jeta à ses petits petons délicats, s'accrocha à ses jolies chevilles et jura qu'il l'aimait tant qu'il allait se noyer dans l'eau de sa baignoire si elle le laissait. Mais c'était l'un de ceux qui se plaisaient à dire qu'on ne pouvait s'attendre à ce qu'une jolie femme ait de la cervelle. Ainsi Grace se débarrassa-t-elle de lui aussi, ajoutant du coup un autre cœur brisé à ceux qu'elle accumulait dans son sillage.

Alors que Grace commençait à désespérer de faire la connaissance de l'homme de sa vie, Cupidon la trouva enfin. Après toutes ces mésaventures sentimentales, Grace avait développé, avec raison, une certaine crainte face à tout ce qui se rapportait à l'amour. Elle était maintenant plus prudente, moins prompte à se laisser emporter, un peu désabusée peut-être, et pas tout à fait prête à offrir son cœur cette fois-ci. Elle avait fini par se rendre compte que, jusque-là, la majorité de ses prétendants ne s'intéressaient pas tant à son cœur qu'à la poitrine magnifique, mais pas molle, qui l'abritait.



Mais ce jeune homme n'était pas comme les autres. Répondant au nom de William, il était doux, délicat, d'un tempérament égal, et intelligent. Bien qu'il fût manifestement sensible à sa beauté, il n'était

pas obsédé par elle, et de toute évidence il aimait Grace autant pour son esprit que pour quoi que ce soit d'autre. William respectait ses opinions, et n'hésitait pas à admettre ses torts le cas échéant. Il lui envoyait des fleurs sans raison et l'emmenait voir des films romantiques pendant lesquels il n'avait pas honte de pleurer si nécessaire. Grace était fort impressionnée. Le fait que William était très beau ne nuisait pas : il possédait de larges épaules, un torse musclé et sans poils, une mâchoire forte, un agréable nez droit et de grands yeux noirs qui n'étaient pas sans ressembler à ceux de Grace. Il avait aussi un bon emploi, et un avenir prometteur. Comptable dans une grande firme respectée, il avait déjà eu trois promotions au cours des deux dernières années. Pourtant, Grace hésitait. Elle craignait d'être de nouveau déçue. William se montrait persistant, mais jamais insistant. Il disait comprendre sa réserve. Il disait qu'il avait tout le temps du monde pour lui prouver qu'il était digne de son amour.

Après un an de cette cour patiente, Grace dut admettre que William était vraiment tel qu'il paraissait, tout ce dont elle avait jamais rêvé. Enfin, Cupidon y alla d'une ultime petite poussée. Grace vit la lumière et rendit les armes. Tout le monde répétait depuis le début qu'ils formaient le couple parfait et elle se rendait maintenant compte que c'était peut-être vrai. William s'agenouilla et lui offrit une grosse bague à diamant. Grace pleura de bonheur. La fierté de ses parents se fit encore plus manifeste, et ses amies en conçurent secrètement encore plus d'envie.

Grace et William commencèrent à planifier leur avenir commun.

Les noces eurent lieu six mois plus tard, à la fin de mai. En mariée, Grace était plus belle que jamais. Elle portait une robe en satin blanche traditionnelle dotée d'une traîne d'un mètre et de longues manches de dentelle blanche. Elle était coiffée d'une couronne de roses

miniatures blanches et roses d'où pendait un voile diaphane cascadeant autour d'elle jusqu'au sol. Dans le dos, un décolleté s'ouvrait jusqu'à une grosse boucle blanche fixée à sa taille menue. Lors de la cérémonie, une seule des amies de Grace ne put dissimuler l'envie qui la rongait. En voyant la robe blanche, on entendit cette jeune femme chuchoter d'un ton narquois : « Pour qui est-ce qu'elle nous prend ? »

Le marié portait un habit à queue-de-pie taillé sur mesure ainsi qu'une écharpe en satin noire, une chemise plissée en soie blanche et un nœud papillon blanc. Même le vieux prêtre qui bénit leur union dit qu'il n'avait jamais vu un plus beau couple.

La mère de Grace versa une larme et son père hocha la tête d'un air heureux tandis que leur fille signait le registre de mariage d'une main tremblante. Les parents de William étaient tout aussi ravis.



Après la cérémonie, les nouveaux mariés et leurs invités mangèrent, burent et dansèrent pendant des heures, après quoi Grace et William enfilèrent leurs vêtements de voyage et se rendirent à l'aéroport dans une limousine louée. Ils s'envolèrent vers Paris pour leur lune de miel. Y a-t-il endroit plus romantique que Paris au printemps ?

Une semaine plus tard, ils revinrent et commencèrent l'aventure sans égale qu'est la vie matrimoniale.

Au cours de leur première année de mariage, Grace et William firent l'amour presque tous les soirs et furent très occupés à toutes sortes d'autres choses intéressantes. Ils étaient sans cesse au cinéma, au concert, à un match de baseball ou à une fête. Tous les samedis soir, ils allaient souper au restaurant. Ils avaient tous les deux beaucoup d'amis avant leur mariage, et maintenant, comme ils formaient un couple intéressant, amusant et séduisant, ils s'en faisaient de nouveaux. Leur téléphone sonnait sans arrêt et leur calendrier était toujours plein.

Mais après un an environ, ils se lassèrent de cet incessant tourbillon mondain. Puisqu'ils étaient aussi las de louer un appartement, comme plusieurs de leurs amis, ils achetèrent une vieille maison spacieuse et consacèrent tout leur temps et leur argent à la rénover et à la redécorer. Ils exécutèrent la plupart des travaux eux-mêmes, comme il était courant dans leur cercle. À l'occasion, leurs amis venaient leur donner un coup de main.

Ils apprirent à replâtrer des murs fissurés, à redresser des fenêtres de travers, à refaire des planchers de bois franc et à construire de simples armoires et étagères. Écumant les marchés d'antiquités, ils rapportaient à la maison des commodes, des vitrines et des pupitres abîmés auxquels ils redonnaient amoureusement leur splendeur passée. Ils apprirent à poser du papier peint, à installer de la moquette et à réaliser de petits miracles de plomberie.



Tous les soirs, après une longue journée passée à sabler, peindre, clouer et scier, ils se laissaient tomber dans leur lit épuisés mais fiers, car leur maison de rêve prenait lentement forme autour d'eux.

* * *

De tous leurs exploits en matière de rénovations, celui qui procurait le plus de satisfaction à Grace et à William était la cuisine.

Après être tombés d'accord sur le fait que la cuisine constituait le centre naturel de tout foyer heureux, ils n'avaient reculé devant aucune dépense pour redonner fièvre allure à la leur. William avait récemment obtenu une nouvelle promotion, de sorte qu'ils avaient pu se permettre de faire flèche de tout bois. Enfin, après des semaines de dur labeur et de magasinage en règle, la cuisine était achevée, complètement reconstruite du plancher au plafond, équipée des accessoires les plus efficaces et les plus élégants. Bras dessus bras dessous dans l'embrasure de la porte, Grace et William avaient admiré leur création.

Sur la grande table en chêne au milieu de la pièce, une nappe de lin blanche chatoyait, un ensemble de couteaux de boucher aux manches en os luisait, et deux bols blancs antiques attendaient d'être remplis de gourmandises et de délices appétissants. À droite, le comptoir donnant sur le mur était fait d'un seul morceau d'érable épais de cinq centimètres. Il y avait un ensemble complet de bols à mélanger en bois dans un haut support vertical en fonte, trouvaille dénichée dans un marché d'antiquités au nord de la ville.

Sur le mur du fond se trouvaient deux fours encastrés, un tableau en ardoise pour les messages, une horloge antique en laiton et en acajou ainsi qu'un réfrigérateur encastré doté de portes de bois. Un ensemble d'ustensiles en cuivre était suspendu au mur juste en dessous de la grande fenêtre à vantaux par laquelle le soleil entrait tout l'après-midi.

Le clou de la cuisine était un énorme poêle en fonte qui avait été converti au gaz. Ce poêle pesait plus de neuf cents kilos et, pour le faire entrer dans la cuisine, il avait fallu un chariot élévateur et le concours de six hommes forts.

Le plancher, qui avait bien sûr été renforcé sous le poêle, était recouvert de grands carreaux noirs et blancs. Même si leur pose avait donné lieu à moult jurons et imprécations et à plus d'une erreur, Grace et William s'entendaient maintenant pour dire que cela en avait valu la peine.

Grace prépara du thé et ils restèrent assis ensemble dans leur magnifique cuisine jusqu'au coucher du soleil, à imaginer tous les merveilleux repas qu'ils y mitonneraient, les Noël et les anniversaires qu'ils y célébreraient et, dans leur esprit, l'avenir se déployait devant eux tel un buffet, un véritable banquet de plaisirs encore inédits, piquants et doux.



Une fois la maison terminée, Grace n'eut plus grand-chose à faire de ses journées pendant que William était au travail. Elle eut tôt fait de découvrir que le nettoyage, le rangement et l'admiration du splendide contenu de sa maison ne suffisaient pas à occuper tout son temps. Elle songea à prendre un boulot. Mais à quoi servait-il d'avoir une si belle maison si c'était pour la laisser vide toute la journée ? Elle discuta de la question avec William et ils décidèrent que le moment était venu d'avoir des enfants.

Un an plus tard, après une première grossesse exempte de nausées matinales, de brûlures d'estomac et d'hémorroïdes, Grace donna naissance à leur premier enfant, un garçon. Ils l'appelèrent Charles. Grace n'avait jamais connu de bonheur aussi pur que celui qu'elle éprouvait en berçant Charles dans ses bras et en le portant à ses seins gonflés de lait.

Ses journées, de même que certaines de ses nuits, étaient entièrement consacrées à nourrir bébé Charles et à en prendre soin. Grace n'avait plus guère le temps de se regarder dans le miroir mais, l'eût-elle fait, elle aurait vu que son beau visage trahissait maintenant la fatigue. Elle avait le tour des yeux enflé, les joues pâles et la bouche un peu tirée. Si William remarqua ces changements chez sa magnifique épouse, il eut la sagesse de n'en rien laisser paraître, sauf pour dire qu'il aimait la façon dont elle se coiffait maintenant, laissant ses longs cheveux dénoués. La vérité, c'était que Grace n'avait pas le temps de les laver et de les coiffer chaque matin comme autrefois, ni le temps d'aller chez la coiffeuse une fois par mois pour faire rafraîchir sa coupe.

Grace était une jeune mère consciencieuse. Quand elle n'était pas en train de s'occuper de Charles, elle lisait des livres sur les soins à prodiguer aux nourrissons, le développement du bébé et les moyens d'augmenter l'estime de soi de son enfant. Il lui arrivait fréquemment de lire ces livres jusque tard dans la nuit, la lampe de chevet brillant d'une chaude lumière près d'elle et du bébé blotti dans ses bras. Charles ne dormait pas bien et Grace ne pouvait supporter de le laisser pleurer tout seul dans son berceau, aussi l'emmenait-elle souvent dans leur lit pour le border à côté d'elle, seule chose saine à faire d'après plusieurs livres sur l'éducation des enfants. William, qui devait se lever le matin pour aller travailler, prenait alors quelques couvertures et allait se coucher sur le canapé. Il disait que ça ne le dérangeait pas. Il disait qu'il savait que leur vie reviendrait à la normale sous peu.

Le petit Charles se portait à merveille, gagnait en force et fut bientôt un bambin vif et plein d'énergie. Grace se demandait où le temps était passé. Charles marchait, parlait et faisait des bêtises comme les gamins de deux ans sont censés en faire. Bien qu'elle l'adorât, Grace regrettait de ne plus avoir de petit bébé à cajoler.



Elle en discuta avec William et, bientôt, elle fut de nouveau enceinte. Après une autre grossesse sans histoire, elle donna naissance à leur second enfant, une fille, cette fois. Ils l'appelèrent Sarah.

De nouveau, Grace se retrouva les traits fatigués et tirés, jusqu'au cou dans les couches, le lait maternel et les livres d'éducation des enfants. Il s'avéra beaucoup plus difficile de prendre soin de deux bambins que d'un seul. Ils faisaient des caprices, pleurnichaient et la rendaient folle avec leurs demandes incessantes. Mais dès que William rentrait du travail, ils étaient tout sourire et gentillesse, Sarah y allant d'un adorable babil, Charles suivant son père pas à pas comme un chiot. Grace ne pouvait s'empêcher d'en éprouver de la rancœur. Elle se demandait si les enfants faisaient exprès de la vider de son énergie, ou si c'était simplement ainsi qu'il en allait. Elle pouvait difficilement confier ses sentiments à William. Charles et Sarah étaient les petits trésors de leur père.

En plus d'être un excellent pourvoyeur, William était un père merveilleux. Ce n'était pas l'un de ces traditionalistes qui estimaient qu'il était du devoir de la femme de s'occuper des enfants. C'était un père moderne, sensible, impliqué, qui nourrissait ses enfants et leur donnait le bain, leur lisait des histoires, jouait et tapait dans ses mains avec un authentique plaisir, et qui changeait leurs couches sans haut-le-cœur.



Les dimanches après-midi ensoleillés, William juchait Sarah sur ses épaules, prenait Charles par la main, et ils allaient ensemble au parc. Souvent, les enfants des voisins les accompagnaient. Leurs pères, lui disaient-ils tous, étaient trop occupés, trop bougons ou trop fatigués pour jouer avec eux. Tous adoraient William et auraient voulu que leur propre père lui ressemble.

Au parc, William et les enfants se livraient à des parties enjouées de ballon, de chat perché ou de cache-cache. William n'avait jamais l'air de se lasser de les pousser sur les balançoires, de les attraper au pied de la longue glissoire d'argent, ou simplement de leur courir après en grognant comme un monstre féroce aux yeux exorbités.

Seule à la maison, Grace songeait à tout ce qu'elle aurait pu faire en leur absence : des activités constructives, créatives, des activités d'adulte. Mais habituellement, elle faisait la lessive, la vaisselle ou passait l'aspirateur. Parfois elle parlait à sa mère au téléphone. Le plus souvent, elle montait à l'étage dans la chambre vide et fraîche et faisait une sieste. Quand William et les enfants rentraient à la maison, turbulents, fleurant bon le soleil et les arbres, elle s'arrachait de peine et de misère aux profondeurs troublantes de ses rêves d'après-midi. Et parfois, pendant une minute seulement, elle ne se rappelait pas qui ils étaient.

Si plusieurs des journées que Grace passait à la maison avec les enfants paraissaient sans fin, paradoxalement, les années passèrent rapidement. Bientôt Charles et Sarah allèrent à l'école. C'étaient des enfants intelligents et bien élevés, populaires tant auprès des professeurs que de leurs pairs. Grace était très fière d'eux. William était toujours un père merveilleux qui aidait les enfants à faire leurs devoirs et ne manquait jamais un récital ou une rencontre avec les professeurs. Il était maintenant associé à part entière dans son cabinet, et son salaire annuel était impressionnant. Ils pouvaient se permettre d'acheter tout ce qu'ils désiraient. Même à la maison, Grace portait des vêtements griffés à la toute dernière mode. Elle avait repris l'habitude de se faire coiffer une fois par mois. Parfois, elle se faisait aussi faire une manucure et une pédicure. William lui disait souvent qu'elle était encore plus belle qu'au jour de leur rencontre. Il disait : « Tu ne vieillis pas, tu te bonifies. » Il lui achetait encore des fleurs sans raison, ainsi que du

parfum, des bijoux et divers colifichets témoignant de son estime éternelle. Ils faisaient l'amour souvent et bien. William n'était jamais infidèle.

Leur maison continuait d'être une grande source de fierté. Dès que Grace s'en lassait un peu, elle achetait un nouveau tapis, de nouvelles chaises pour la salle à manger ou de nouveaux tableaux pour les murs. Ces acquisitions la rendaient toujours heureuse pendant un certain temps.



Maintenant que ses enfants passaient toute la journée à l'école, Grace n'avait plus vraiment de raison de rester à la maison, mais elle le faisait quand même. Elle songea à chercher un emploi. Elle voulait faire *quelque chose*, mais n'était pas sûre de savoir quoi. Elle se promettait de prendre une décision, mais les journées s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçoive. Il y avait encore tant à faire. Il fallait conduire les

enfants à l'école puis les ramener à la maison, les amener chez le dentiste, le médecin, à leurs leçons de danse, de piano, de nage, de céramique, de gymnastique, et chez leurs nombreux amis. Elle avait aussi de multiples passe-temps qui la gardaient occupée : broderie, jardinage, lecture et composition de bouquets de fleurs séchées. Elle avait enfin le temps et la force de préparer ces repas fabuleux dont William et elle rêvaient il y avait si longtemps de cela. Et puis, elle était habituée à rester à la maison. Et, secrètement, elle avait plus qu'un peu peur du vaste monde qui se déployait de l'autre côté des fenêtres de sa demeure sûre et confortable.

Tout le monde disait qu'ils formaient la famille parfaite, avec raison. Grace avait tout ce qu'elle avait jamais désiré. Grace avait tout ce que *tout le monde* avait jamais désiré. Grace avait de la chance.

Alors pourquoi était-elle si souvent triste ?



Grace était de plus en plus déprimée. William était de plus en plus inquiet. Il s'efforçait très fort de comprendre la cause de son malheur, mais en était incapable. Comme il était lui-même parfaitement heureux, l'abattement de son épouse était un mystère pour lui. Il lui envoyait de plus en plus de fleurs pour lui remonter le moral. Presque tous les jours, un nouveau bouquet était livré, jusqu'à ce que toutes les pièces en soient remplies. Mais en rentrant du bureau, il lui arrivait tout de même souvent de trouver Grace en larmes. Il lui acheta un chien pour qu'elle ne passe plus ses journées seule. Butch était un bon chien et les enfants l'adoraient, mais il n'était pas la réponse aux problèmes de Grace. William fit installer de grandes fenêtres dans la salle à manger pour que Grace se sente moins prisonnière. Après ce jour, quand il rentrait du travail, William la découvrait souvent en train d'observer son propre reflet dans la vitre. Le souper n'était pas prêt et ses cheveux n'avaient pas été peignés. Il l'encouragea à acheter davantage de vêtements griffés, d'autres chaises, une nouvelle nappe en lin, le service à thé antique qu'elle convoitait depuis des mois. Le magasinage l'avait jusque-là toujours rendue heureuse.

Rien n'y faisait. Tout sensible, compatissant et doux qu'il fût, William commit un jour l'erreur de faire remarquer à Grace la chance qu'elle avait. Elle refusa de lui adresser la parole pendant trois jours. Après cela, William dut se résoudre à admettre qu'il ne pouvait rien pour elle, si ce n'est tenir sa jolie main et exprimer sa sympathie en émettant de petits bruits de gorge pendant qu'elle sanglotait. Il s'efforçait de faire preuve de patience et de continuer à croire que leur vie reviendrait bientôt à la normale.

À l'évidence, Grace avait besoin de parler à quelqu'un d'autre. Elle n'aimait pas embêter sa mère avec ses problèmes parce que sa mère et son père étaient tellement fiers d'elle, tellement heureux pour elle. Elle ne pouvait pas leur avouer maintenant qu'elle était malheureuse.

Ils auraient été tellement consternés. Elle ne pouvait pas les décevoir. Chaque fois qu'elle parlait à ses parents, Grace disait : « Tout est merveilleux, tout simplement merveilleux ! » Et, bien sûr, ils la croyaient.

Grace entreprit de retrouver et d'appeler quelques-unes de ses anciennes amies. C'étaient les femmes qui l'avaient secrètement enviée dans ses jeunes années, et qu'elle avait perdues de vue quand ses enfants étaient petits et qu'elle était trop occupée et fatiguée pour avoir des amies. C'étaient des femmes dont l'existence, supposait-elle, devait ressembler beaucoup à la sienne.



Mais quand Grace confia ses soucis à ces femmes, elles se montrèrent considérablement moins compréhensives qu'elle l'aurait cru.

La première femme dit : « Tu appelles ça des problèmes ! J'ai des varices, un mal de dos chronique et des hémorroïdes. Mon mari sort tous les soirs et se soûle la gueule, et ma fille a les cheveux verts et trois anneaux dans le nez. »

La deuxième femme dit : « De quoi tu te plains ? J'ai quinze kilos en trop, les cuisses larges comme des troncs d'arbres, et mon mari couche avec ma meilleure amie. Mon fils a été pris à fumer de la drogue pendant la récréation et ma fille voue un culte à Satan. Faut que j'y aille, je commence à avoir la migraine. »

La troisième femme dit : « Tu ne connais pas ta chance ! Mon mari a perdu son emploi et je travaille dans un comptoir de *fast-food* à faire des hamburgers pour qu'on puisse joindre les deux bouts. J'ai des cors aux pieds, un ulcère, et mes seins se rabougrissent. Mon fils vient juste d'empoisonner le chat et ma fille refuse de manger de la viande. »

La quatrième femme dit : « Ne viens pas me faire pleurer ! De quel droit prétends-tu être malheureuse ? Mon mari m'a quittée pour une femme plus jeune et mon amant est retourné avec sa femme. Mes enfants sont en thérapie et tout ce stress me fait perdre mes cheveux. »

Certaines de ces femmes lui donnèrent des conseils. « Tu devrais avoir un autre enfant », dirent-elles. « Tu devrais te faire faire un *lifting*. Tu devrais te faire faire une liposuccion. Tu devrais prendre un amant. Tu devrais prendre le beurre et l'argent du beurre. »

« Remercie le ciel ! » s'écrièrent-elles toutes. « Remercie le ciel et ne viens pas te plaindre ! »

C'est ce qu'elle fit. Elle remercia le ciel toutes les nuits qu'elle passait sans trouver le sommeil, tandis que William ronflait près d'elle.



C'étaient des femmes faites pour être des guerrières. C'étaient des femmes qui avaient eu la ferme intention de conquérir le monde. Elles s'étaient débarrassées de leurs chaînes pour enfiler l'inflexible armure du féminisme. Elles brandissaient les armes de l'intelligence et de l'égalité des droits dans une main, tout en tenant encore dans l'autre les atouts de la beauté et de la féminité. C'étaient des femmes qui pensaient pouvoir tout avoir. Elles avaient toutes les raisons de croire que, après avoir gagné toutes ces luttes, réalisé toutes ces avancées, elles pourraient enfin déployer leurs ailes et être libres.

C'étaient des femmes qui s'étaient imaginé qu'elles seraient toujours fidèles à elles-mêmes, qu'elles écouterait leur cœur *et* leur tête, qu'elles ne céderaient jamais aux conventions bourgeoises et ne seraient jamais asservies par le pouvoir des hommes. Elles avaient l'intention de parler haut et fort, d'affirmer leurs propres histoires, qu'elles donneraient à voir au monde entier. Elles avaient l'intention de vivre une vie pleine d'aventures, de réalisations, et de satisfaire pleinement leurs moindres désirs.

C'étaient des femmes qui avaient juré qu'elles ne s'inquiéteraient jamais de vieillir ; elles s'étaient promis d'arborer fièrement leurs rides, de ne jamais se teindre les cheveux. Elles deviendraient des vieilles femmes sages, des matriarches puissantes, pleines de vigueur, respectées et révérees, les cygnes souverains de ce monde postmoderne. Et quand le temps viendrait, leur chant du cygne serait exquis.

Voyez ce qu'il est advenu d'elles. Regardez-les, regardez-les bien maintenant. Imaginez la surprise, la déception qu'elles ressentent d'en être rendues là.

* * *

Grace médita longuement sur la chance et sur les raisons qu'elle avait de remercier le ciel. Elle réfléchit aux problèmes des femmes. Occupée par sa propre vie parfaite, bien en sécurité dans sa belle maison pendant toutes ces années, elle n'en avait pas saisi toute l'ampleur, la magnitude, la diversité, la multiplicité. Elle n'avait jamais envisagé le nombre titanesque de façons dont la vie d'une femme pouvait déraiper.

Personne ne l'avait jamais prévenue que la chance ne mène pas nécessairement au bonheur. Personne ne l'avait jamais prévenue de faire attention à ce qu'elle demandait à la vie.

Maintenant, elle pouvait les sentir, toutes ces femmes malheureuses assises au pied des marches, hurlant aux portes, faisant tinter leurs chaînes. Elle pouvait entendre leurs voix, aiguës, perçantes, stridentes.

Une à une, elles lui criaient : « Un mari fidèle, intelligent et beau, pour qui tu es de l'or en barre ! »



« Deux enfants en santé, brillants, bien élevés, qui te respectent, t'admirent et t'aiment de tout leur petit cœur ! »

« Un ventre plat, une peau parfaite, des dents droites, de longues jambes, des seins encore bien ronds, des fesses encore fermes et pas l'ombre d'une vergeture ! »

« Toutes les factures acquittées sans souci, les paiements hypothécaires versés à temps ... et quand il n'y en a plus, il y en a encore ! »

« Une vie de loisir ! »

« Une maison magnifique ! »

« Les robes, les chapeaux, les chaussures de tes rêves ! »

« Et ça ne suffit pas, ça ne suffit tout simplement pas ! »

Ça ne suffisait pas.

Elles se frappaient la poitrine et s'arrachaient les cheveux. Elles cognaient leurs jolies têtes sur les jolis murs. Elles déchiraient leurs vêtements jusqu'à ce qu'il y ait des poitrines plantureuses et de gros mamelons bruns partout.

Elles marchaient par milliers dans la nuit chaude et noire, une ruée de femmes malheureuses exigeant d'être entendues. Elles faisaient jouer leurs petits muscles et frappaient le sol de leurs mignons petons. Elles tempêtaient et pestaient, elles meuglaient et rugissaient, elles hurlaient et grognaient et hululaient. Elles se fouettaient, frénétiques, jusqu'à finir par trembler d'épuisement, par trébucher et tomber par terre en tas. Elles gémissaient et pleurnichaient et sanglotaient.

Mais personne ne les entendait. Personne n'écoutait. Personne sauf Grace.

Grace comprenait maintenant que les problèmes des femmes étaient un fléau semblable à une nuée de sauterelles lâchées sur la terre.

Elles avaient les seins pendants, les fesses flasques, des doubles mentons et des rides. Elles avaient des varices, de la cellulite, des vergetures et des moustaches. Elles souffraient de dépression chronique et avaient une faible estime de soi. Elles avaient des crampes menstruelles, des infections à levures, des kystes ovariens et des démangeaisons vaginales. La ménopause les guettait.

Elles avaient des maris infidèles, des enfants ingrats et des boulots sous-payés. Elles avaient des désirs inassouvis, des soifs inexprimées,

des ambitions frustrées et des aspirations contrariées. Elles avaient des tâches ménagères.

Elles n'avaient rien à attendre de la vie, si ce n'est que la même chose se répète.



À ce stade, Grace était tellement déprimée que certains matins elle était incapable de sortir du lit. Les enfants étaient si accaparés par leur propre vie qu'ils ne s'en rendaient presque pas compte. Ils cessèrent cependant d'inviter leurs amis à la maison après l'école de crainte de trouver Grace encore au lit ou debout, en robe de nuit, en train de se regarder dans la fenêtre de la salle à manger ou dans le miroir de plain-pied, les cheveux emmêlés, une boîte de beignes à moitié mangés à la main.



William suggéra prudemment qu'il était peut-être temps de faire appel aux services d'un professionnel. Il prit rendez-vous avec un médecin dont on disait qu'il n'avait pas son pareil dans le domaine des problèmes féminins. Vu la gravité de l'état de Grace, le docteur accepta de faire une consultation à domicile.

D'abord, il convainquit Grace de sortir de son lit, puis il l'examina. Il était consciencieux et doux. À l'aide d'une petite lumière, il sonda ses yeux et ses oreilles. Il testa ses réflexes, qui étaient paresseux, et prit son pouls, qui était lent. Il glissa son stéthoscope froid sous sa

chemise de nuit et le posa sur sa poitrine et dans son dos pour écouter son cœur. Il lui tapota la main, qui était molle, et prit sa pression artérielle, qui était basse. Il demanda si elle avait des migraines, une vision floue, des nausées, des flatulences ou des fourmillements dans les doigts ou les orteils. Il s'informa de ses organes reproducteurs, qui se portaient à merveille, et de son état d'esprit, dont, à l'évidence, on ne pouvait dire la même chose.

Quand il eut fini, il sourit avec sympathie et hocha sa tête pleine de sagesse. Il pointa un long doigt vers elle et lui dit : « Ma chère, vous êtes dans un état lamentable ! » Grace était déjà au courant.

« Pouvez-vous m'aider ? murmura-t-elle sur un ton désespéré.

— Bien sûr que je peux, répondit-il gaillardement. Bien sûr que je peux vous aider, mais votre cas exige des mesures draconiennes. » Il se retourna pour regarder l'horloge au mur. « Allons, allons, il n'y a pas de temps à perdre ! »

Le médecin fit descendre Grace au rez-de-chaussée et l'emmena dans sa magnifique cuisine. Elle ne lui posa pas de questions. Il était médecin. Elle lui faisait confiance.

Il lui demanda de se dévêtir. Elle s'exécuta.

Il lui demanda de se coucher sur la table. Elle s'exécuta derechef. La nappe en lin blanche était propre et douce sous son dos nu.

Il toucha son cou élégant et ses épaules gracieuses. Il lissa ses longs cheveux auburn qui pendaient au bout de la table. Il admira sa poitrine généreuse mais pas molle et ses hanches bien définies sans être lourdes. Il la complimenta sur son ventre plat et son nombril ravissant.

Il recouvrit ses longues jambes et ses petons délicats avec l'extrémité de la nappe avant d'étendre un linge à vaisselle blanc sur sa poitrine.

Il ouvrit sa sacoche et en sortit une seringue. La piqûre à son bras fut si légère qu'elle la sentit à peine.

Tandis que Grace cédait au sommeil, la cuisine s'emplit de rais de lumière et de nuages ouateux et irisés. Des anges s'assemblèrent, les esprits des femmes, guerrières en puissance, cygnes itinérants. De la musique jouait en crescendo, une marche d'ascension entrecoupée de voix de femmes psalmodiant.

Le médecin avait un couteau à la main.

Il se pencha au-dessus de Grace, souriant avec sympathie, hochant sa tête pleine de sagesse.

Il fit une incision bien nette sous son sein gauche.

Une deuxième incision.

Une troisième.

Il n'y avait pas de sang. Il n'y avait pas de douleur.

Et puis il lui arracha le cœur.



SOURCES DES ILLUSTRATIONS



Certaines des gravures reproduites dans cet ouvrage apparaissent sous leur forme originale. D'autres illustrations consistent en collages créés par l'auteure.

Les gravures sont tirées de :

Images of Medicine: A Definitive Volume of More than 4,800 Copyright-free Engravings, sous la direction de Jim Harter (Bonanza Books, New York, 1991) ainsi que des ouvrages suivants, de la Dover Pictorial Archive Series (Dover Publications, New York) : *200 Decorative Title-Pages* (Alexander Nesbitt); *3,800 Early Advertising Cuts* (Carol Belanger Grafton); *Albinus on Anatomy* (Robert Beverly Hale et Terence Coyle); *Animals* (Jim Harter); *Cesare Ripa: Baroque and Rococo Pictorial Imagery* (Edward A. Maser); *Children* (Carol Belanger Grafton); *Decorative Alphabets and Initials* (Alexander Nesbitt); *A Diderot Pictorial Encyclopedia of Trades and Industry: Volumes One and Two* (Charles C. Gillispie); *The Doré Bible Illustrations* (Millicent Rose); *Early American Locomotives* (John H. White, Jr.); *Food and Drink* (Jim Harter); *Goods and Merchandise* (William Rowe); *Handbook of Renaissance Ornament* (Albert Fidelis Butsch); *Harter's Picture Archive for Collage and Illustration* (Jim Harter); *Historic Alphabets and Initials* (Carol Belanger Grafton); *Love and Romance* (Carol Belanger Grafton); *Men* (Jim Harter); *Montgomery Ward & Co. Catalogue and Buyers' Guide*, n° 57, Spring and Summer 1895 (Boris Emmet); *Music* (Jim Harter); *The New Testament* (Don Rice); *Old-Fashioned Animal Cuts* (Carol Belanger Grafton); *Old-Fashioned Illustrations of Books, Reading and Writing* (Carol Belanger Grafton); *Old-Fashioned Illustrations of Children* (Carol Belanger Grafton); *Old-Fashioned Nautical Illustrations* (Carol Belanger Grafton); *Old-Fashioned Romantic Cuts* (Carol Belanger Grafton); *Old-Fashioned Transportation Cuts* (Carol Belanger Grafton); *Perspective: Jan Vredeman de Vries* (Adolf K. Placzek); *Picture Book of Devils, Demons and Witchcraft* (Ernst et Johanna Lehner); *Picture Sourcebook for Collage and Decoupage* (Edmund V. Gillon, Jr.); *Trades and Occupations* (Carol Belanger Grafton); *Transportation* (Jim Harter); *Victorian Women's Fashion Cuts* (Carol Belanger Grafton); et *Women* (Jim Harter).

RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS



Les informations présentées dans ces histoires ont été glanées à diverses sources, parmi lesquelles :

Atlas of Stars and Planets: A Beginner's Guide to the Universe, de Ian Ridpath (Facts on File, 1993) ; *The Book of Answers : The New York Public Library Telephone Reference Service's Most Unusual and Entertaining Questions*, de Barbara Berliner, Melinda Corey et George Ochoa (Prentice Hall Press, 1990) ; *The Compass in Your Nose and Other Astonishing Facts about Humans*, de Marc McCutcheon (Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1989) ; *Fodor's 96 Europe*, sous la direction de Linda Cabasin (Fodor's Travel Publications, 1995) ; *The New Illustrated Universal Reference Book* (Odhams Press, London, 1933) ; *Perspective for Artists*, de Rex Vicat Cole (Dover Publishing, 1976) ; *Planets and Satellites* (Barron's Educational Series, 1993) ; *Saints Preserve Us!*, de Sean Kelly et Rosemary Rogers (Random House, 1993) ; et *Why Eve Doesn't Have An Adam's Apple: A Dictionary of Sex Differences*, de Carol Ann Rinzler (Facts on File, 1996).

Dans leur version originale, certains de ces textes ont déjà fait l'objet d'une publication sous une forme légèrement différente. « Forms of Devotion » (« Dix formes de dévotion ») est paru dans *Saturday Night* (Toronto, avril 1996). « The Spacious Chambers of Her Heart » (« Les spacieuses chambres du cœur ») a été publié dans *Border/Lines* (n° 28, Toronto, 1993) et dans *Story* (Cincinnati, automne 1996). « Body Language » (« Langage corporel ») a d'abord paru dans *Exile* (vol. 18, n° 2, Toronto, 1994) et dans *Story* (Cincinnati, printemps 1997).

Je tiens à remercier le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario de leur généreux soutien financier.

Pour leur confiance inébranlable et leurs formes de dévotion bien à eux, je suis profondément reconnaissante envers mes amis Marilyn Simonds et Wayne Grady, Carla Douglas et Jim Kane, et Katherine Lakeman. Merci à Lois Rosenthal, chez *Story* ; à mon agente, Bella Pomer ; à mes éditrices, Mindy Werner et Phyllis Bruce ; et particulièrement à Alex, mon cher fils.

DE LA MÊME AUTEURE :

Tendres morsures, Autrement, 2002

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluies

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le
monde moderne

Lori LANSSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

Hélène VACHON

La manière Barrow

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Schoemperlen, Diane

[Forms of Devotion. Français]
Encyclopédie du monde visible
Traduction de : *Forms of Devotion*

ISBN 978-2-89694-107-0

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre : *Forms of Devotion*. Français.
PS8587.C457F6714 2013 C813'.54 C2012-942569-9
PS9587.C457F6714 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts
du Canada et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres – Gestion SODEC.

© Diane Schoemperlen, 1998
Titre original : *Forms of Devotion*
Éditeur original : HarperCollins Canada, 2001

ISBN : 978-2-89694-107-0
© Éditions Alto, 2013